

3. Hugo (1802-1885), ou le rêve de poésie totale

Avec l'énorme personnalité de **Victor Hugo** (voir aussi p. 272 et p. 331) ce n'est pas un nouvel aspect de la poésie romantique que nous découvrons, mais le romantisme incarné tout entier avec sa fougue, ses audaces et sa plénitude. Non seulement l'œuvre considérable de ce poète épouse tous les accidents d'une existence tourmentée mais encore elle survit, après 1850, à la faillite du mouvement romantique, pour imposer des chefs-d'œuvre comme *Les Contemplations* ou *La Légende des siècles* qui doivent tout à la créativité d'un génie démesuré et solitaire.

« Ce siècle avait deux ans » quand **Victor Hugo** naquit à Besançon d'une mère nantaise et d'un père lorrain, officier d'infanterie. Sa famille s'installe à Paris en 1809 dans l'ancien couvent des Feuillantines. En même temps qu'il effectue des études scientifiques (préparation de Polytechnique au lycée Louis-le-Grand), l'adolescent s'adonne déjà à la poésie et obtient en 1817 une mention dans un concours de l'Académie française. Éprouvé par la brouille de ses parents et la mort de sa mère en 1821, Victor fonde avec ses frères *Le Conservateur littéraire* qui le fait reconnaître des milieux littéraires. Il épouse à vingt ans, en octobre 1822, une amie d'enfance, Adèle Foucher, et s'octroie, la même année, ses premiers succès avec les *Odes et Poésies diverses*. Peu à peu il s'impose comme le chef de file du mouvement romantique qui remporte, en 1830, une ardente « bataille » autour de son drame, *Hernani*. Trois ans plus tard commence avec la comédienne Juliette Drouet une liaison qui durera jusqu'à la mort de celle-ci en 1883. Alors que sa réputation de poète, de dramaturge et de romancier ne cesse de grandir, Hugo connaît en 1843 une année noire : le 4 septembre, sa fille aînée Léopoldine se noie lors d'une promenade en barque sur la Seine. Pendant dix ans l'écrivain va se taire, paraissant préférer à la littérature une carrière politique dans le camp des « libéraux ». Mais le coup d'État de Louis-Napoléon Bonaparte, le 2 décembre 1852, ruine ses espérances et le contraint à un long exil. Réfugié en Belgique puis à Jersey et Guernesey, il devient une « légende » vivante et trouve dans cet ostracisme de 18 ans la matière d'une inspiration renouvelée où alternent les veines satirique (*Les Châtiments*), lyrique (*Les Contemplations*) et mythologique (*La Légende des siècles*). De retour à Paris en 1870, après la chute de l'Empire, il est triomphalement accueilli. L'infatigable « grand-père » à barbe blanche continuera d'écrire jusqu'à sa mort en 1885, que suivront de monumentales funérailles nationales au Panthéon.

- 1822 : *Odes et Poésies diverses*.
- 1828 : *Odes et Ballades*.
- 1829 : *Les Orientales*.
- 1830 : *Hernani* (théâtre).
- 1831 : *Notre-Dame de Paris* (roman).
Les Feuilles d'automne.
- 1833 : *Lucrèce Borgia* (théâtre).
Marie Tudor (théâtre).
- 1835 : *Les Chants du crépuscule*.
- 1837 : *Les Voix intérieures*.
- 1838 : *Ruy Blas* (théâtre).
- 1840 : *Les Rayons et les Ombres*.
- 1843 : *Les Burgraves* (théâtre).
- 1853 : *Les Châtiments*.
- 1856 : *Les Contemplations*.
- 1859 : *Les Misérables* (roman).
- 1865 : *Les Chansons des rues et des bois*.
- 1866 : *Les Travailleurs de la mer* (roman).
- 1872 : *L'Année terrible*.
- 1874 : *Quatrevingt-Treize* (roman).
- 1877 : *L'Art d'être grand-père*.
- 1881 : *Les Quatre Vents de l'esprit*.
- 1886 : *La Fin de Satan* (posthume).
- 1891 : *Dieu* (posthume).

1

L'apprentissage
de la virtuosité



Hugo.
Dessin de L. Boulanger,
1837.

La décennie 1820-1830, scandée par la rédaction successive des recueils des *Odes*, des *Ballades* et des *Orientales*, marque pour **Victor Hugo**, déjà connu par la fondation du *Conservateur littéraire* puis par celle du Cénacle, l'époque de l'apprentissage à la fois technique et « idéologique » de la poésie. Si les *Odes* restent un peu conventionnelles dans leur forme comme dans leur inspiration, tantôt intimiste, tantôt politique, *Les Ballades* et *Les Orientales*, fondées sur un double dépaysement spatial ou temporel, révèlent le goût du poète pour les atmosphères pittoresques, exotiques ou mystérieuses : dans les premières avec l'évocation du Moyen Âge déjà « retrouvé » par Walter Scott ; dans les secondes avec celle du monde méditerranéen que Delacroix, au même moment, peint sur ses toiles somptueuses et mouvementées. Mais, dans ces deux recueils, Hugo fait déjà preuve d'un métier remarquable. Outre ses dons d'imagier et de coloriste, qui feront dire à Sainte-Beuve que les *Ballades* relèvent d'un « art de verrier », il s'affirme comme un technicien hors-pair en matière de composition et de rythme, n'hésitant pas, dans « Les Djinns » par exemple, à oser de véritables acrobaties métriques.

2

Du lyrisme
à la prophétie

De 1830 à 1840 Hugo rédige trois recueils qui orientent sa poésie vers un romantisme plus personnel et plus lyrique. En quête de la totalité, il saisit d'abord, dans *Les Feuilles d'automne* (1831), la brassée des souvenirs tendres et nostalgiques de la mère, de l'enfance et de la famille dont l'intimité est évoquée « au centre de tout comme un écho sonore ». Tournant le dos au passé, *Les Chants du crépuscule* (1835), souvent émus et inquiets, épousent le rythme intermittent d'un présent amoureux partagé entre la double tentation que représentent l'épouse et l'amante, Juliette Drouet. Élargissant encore le registre de l'écriture, *Les Voix intérieures* (1837), malgré leur titre ambigu, peignent Olympio, le poète, à l'écoute des trois « voix » qui nourrissent son cœur : celles de l'homme, de la nature et de l'histoire, lui inspirant « un chant qui réponde en nous au chant que nous entendons hors de nous ». Enfin, *Les Rayons et les Ombres* (1840), plus sombres que lumineux, s'ils poursuivent la veine intimiste et élégiaque, s'ouvrent déjà à la double thématique des recueils de l'exil : celle des mystères d'une nature ténébreuse et puissante (*Océano Nox*) et celle du poète-guide ou prophète dont « l'un des yeux (...) est pour l'humanité, l'autre pour la nature. »

S'il ne publie plus rien avant *Les Châtiments* (1853), Hugo, très affecté par l'échec des *Burgraves*, les déceptions politiques, et le drame que représente la mort de sa fille Léopoldine, n'en continue pas moins à écrire intensément. Dès 1846, par exemple, il a rédigé plusieurs textes qui prendront place dans *La Légende des siècles* et terminent surtout un bon tiers des poèmes du futur recueil des *Contemplations*, dans lequel son inspiration lyrique et élégiaque atteint sa plénitude.

Hugo achèvera le livre durant son exil à Guernesey et le fera paraître en 1856. Dès 1854 il est structuré en deux grands volumes : *Autrefois* (1833-1842) et *Aujourd'hui* (1843-1854). « Un abîme les sépare, le tombeau », dira Hugo. En réalité, à la cassure existentielle provoquée par la mort de Léopoldine s'ajoute souterrainement, dans la trame d'une

chronologie souvent truquée, la « fracture » non moins cruelle de l'exil. A l'*Autrefois* nostalgique du bonheur familial et du temps des passions radieuses, assombri parfois des premières désillusions sociales ou politiques, s'oppose ainsi l'*Aujourd'hui* douloureux, endeuillé, pathétique (dans *Pauca Meae* surtout) et pourtant jamais résigné.

Cernée par les tombes, cette « âme qui se raconte » retrouve en effet, dans les poèmes dits de *La Bouche d'ombre*, la voie d'une espérance, les fondements d'une métaphysique et même d'une sérénité morale. Si le poète a pu dire de son recueil qu'il « commence par un sourire, continue par un sanglot, et finit par un bruit de clairon de l'abîme », il est sûr aussi qu'au terme de cet itinéraire funèbre l'écrivain a conquis sur lui-même et sur l'histoire une nouvelle dimension : celle du mythe et de la « légende ».

3

L'épopée enfin...

Dans les six mille vers des *Châtiments*, assemblage baroque de chansons, d'idylles et de pamphlets qu'unit néanmoins fortement la haine vengeresse contre « Napoléon le Petit » (Napoléon III), Hugo réussit déjà à hisser la satire au niveau de l'épopée.

Les Châtiments, recueil de poèmes épico-satiriques, fut écrit par Hugo à Jersey en 1852 et édité l'année suivante à Bruxelles. L'exilé y clame vigoureusement sa haine de « Napoléon le Petit » et son mépris pour un régime qui lui paraît fouler aux pieds cette liberté si chère aux romantiques. Structuré en un vaste mouvement qui va des ténèbres de l'oppression (*Nox*) aux lumières de l'espérance (*Lux*), le recueil alterne des pièces délibérément satiriques, où l'invective le dispute à l'indignation (*Le Manteau impérial*), et des poèmes où le souffle épique (*L'Expiation*) et prophétique (*Stella*) relaie l'inspiration du caricaturiste et du pamphlétaire. Par ce second aspect de leur poétique, *Les Châtiments*, qui connurent un succès clandestin considérable, inaugurent la seconde partie de l'œuvre monumentale de Hugo où le lyrisme intime va davantage céder la place à une poésie socialement engagée et visionnaire avant tout.

Ce n'est pourtant que dans *La Légende des siècles*, ambition et œuvre de toute une vie, publiée en trois « livraisons » en 1859, 1877 et 1883, que le poète donnera pleinement la mesure de son génie de visionnaire, épique et prophétique.

La Légende des siècles est en effet le poème qui incarne le mieux le projet romantique de l'œuvre « totale » : « Exprimer l'humanité dans une espèce d'œuvre cyclique ; la peindre successivement et simultanément sous tous ses aspects (...) ; faire apparaître dans une sorte de miroir sombre et clair (...) cette grande figure une et multiple, lugubre et rayonnante, fatale et sacrée, l'Homme. »

En réalité le recueil propose plutôt une collection de petites épopées construites autour de figures mythiques ou historiques : Caïn et Booz venus de la Bible, Mahomet du Coran, Androclès de la latinité, Eviradnus et Roland de la chrétienté médiévale. D'une histoire à l'autre, d'un siècle à l'autre, se dessine « l'épanouissement du genre humain », porté par la force incoercible du Progrès, triomphant des temps obscurs et rayonnant dans les âges de lumière de la science et de la conscience.

On retrouvera ce même mouvement optimiste d'apaisement et de délivrance au cœur des deux dernières épopées, inachevées, de Hugo. Dans *Dieu* les hésitations théologiques et métaphysiques se résolvent en une ultime profession de foi panthéiste, et dans *La Fin de Satan* l'ange damné revêt de nouveau, par son repentir, l'habit de lumière de Lucifer.

La Fin de Satan, poème inachevé, constitue avec *Dieu*, autre poème, publié dans une édition posthume de 1891, les deux volets manquants du monumental ensemble épique dont *La Légende des siècles* était le premier « tableau ». Hugo travaillait en effet depuis 1854 à une colossale entreprise où, disait-il, « se réverbère le problème unique, l'Être, sous sa triple face : l'Humanité, le Mal, l'Infini ». *La Fin de Satan* et *Dieu* devaient être les deux derniers chants de cette épopée « ontologique ». Dans l'un, Hugo cherche à décrire la chute et le repentir de Satan, esprit du Mal, redevenant l'archange Lucifer au terme d'un itinéraire d'expiation et de repentir ; dans l'autre, sorte d'abrégé de l'histoire des religions, se dessine le mouvement de la connaissance du divin par l'humanité, jusqu'à l'apothéose évidente du Dieu de bonté et de vérité.



Animal fabuleux.
Dessin de V. Hugo, XIX^e s.

4

« Le mot, c'est le
Verbe, et le Verbe,
c'est Dieu »

Des premiers vers de l'adolescent aux *Chansons des rues et des bois* (1865) ou à *L'Art d'être grand-père* (1877), une étonnante continuité d'écriture traverse l'œuvre hugolienne. Continuité que le poète nommait « un immense horizon d'idées entrevues (...), d'œuvres flottantes où ma pensée s'enfonce sans savoir si elle en reviendra », et que cimente l'épaisseur incomparable d'une langue et d'un style aussi charnus que vigoureux. Des variations du virtuose des *Orientales* à telles pièces quasi « parnassiennes » de la *Légende*, la poésie de Hugo continue en effet d'obéir à trois maîtres-mots : fécondité, variété et imagination.

Fécondité purement quantitative de dizaines de milliers de vers dont la masse imposante, océan ou cascade, fait presque oublier la fatale inégalité. Mais fécondité surtout d'un vocabulaire d'abondance où, « passants mystérieux de l'âme », « sombres peuples, les mots vont et viennent en nous », choisis ou inventés par le génie de cet « homo faber » du verbe.



Le Rêve.
Dessin de V. Hugo,
XIX^e s.

Variété métrique et rythmique ensuite. S'il préfère encore l'alexandrin, qu'il « déniaise » à grand renfort de coupes et d'enjambements, Hugo n'hésite pas à user de tous les types de strophes et de tous les mètres pour épouser les mouvements de son imagination et de sa pensée : saccadés dans l'invective ou l'exaltation lyrique, amples sous le souffle épique, apaisés dans la contemplation, incantatoires et mystérieux dans la vision.

Imagination par-dessus tout chez cet écrivain dont le regard, ici curieux et artiste, là halluciné et déjà « voyant », appelle pour s'épancher toutes les ressources de l'imagerie poétique : l'allégorie, la comparaison et surtout la métaphore dont il fait l'instrument privilégié pour exprimer sa nature profondément contrastée et hyperbolique.

Chef de file des poètes romantiques, Hugo eut, on le voit, tous les désirs et tous les dons des romantiques. Plus qu'aucun d'eux surtout, il eut une absolue confiance dans les pouvoirs du Verbe et du Vers. Comme l'écrivit superbement et si justement Mallarmé, « il fut le Vers personnellement ».

BIBLIOGRAPHIE

Édition

HUGO, *Œuvres complètes*, Éd. Jean MASSIN. Club français du Livre, 1967-1970. — Éd. Jacques SEBAFEER (13 vol parus). Laffont (coll. « Bouquins »), depuis 1985.

Études

Pierre ALBOUY, *La Création mythologique chez Victor Hugo*. José Corti, 1963.

Jean GAUDON, *Le Temps de la contemplation*. Flammarion, 1969.

Henri MESCHONNIC, *Écrire Hugo*. Gallimard, 1977.

Hubert JUIN, *Victor Hugo*. Flammarion, 1981.

4. Marceline, Gérard et les fils de la bohème

1

Desbordes-Valmore
(1786-1859),
ou la poésie
au naturel



F. de Goya,
Desbordes - Valmore,
début XIX^e s.

« Naturelle », tel est l'adjectif qui revient le plus souvent sous la plume des admirateurs (Sainte-Beuve, Baudelaire, Verlaine) de cette femme qui fut, avec Élisabeth Mercœur (1809-1835) et Amable Tastu (1798-1885), une des rares poétesses d'un romantisme qui eut par ailleurs tant de « muses ». Naturelle Marceline, parce qu'elle se refuse aux apprêts et aux pauses de l'écriture, préférant un lyrisme transparent et simple (dans ses *Élégies* et ses *Pleurs*) et une ferveur authentique (dans ses *Bouquets et prières*) à toutes les falsifications ou boursoufflures qui guettent souvent le chant romantique.

Cette femme tient pourtant de toute son âme au romantisme de la génération de 1830. A preuve les thèmes qui jalonnent sa poésie : l'interdit et le sacrifice amoureux, l'attachement au terroir natal (*Un ruisseau de la Scarpe*), la tendresse maternelle et l'exaltation de l'enfance (*Le Cantique des mères*), une ferveur souvent mystique (*Renoncement*) et même l'engagement ou la protestation sociale (*Dans la rue par un jour funèbre de Lyon*).

Naturelle encore Marceline par une série de choix poétiques (simplicité lexicale, grâce à l'imagerie poétique, mélodie métrique et

strophique) qui ne seront pas sans avenir dans l'histoire de notre littérature.

Née à Douai le 20 juin 1786, **Marceline Desbordes**, après une enfance qui connaît les tourments de la Révolution, affirma très tôt des dons d'artiste. Cantatrice puis comédienne à succès au théâtre de la Monnaie à Bruxelles, elle épouse en 1817 Valmore, un acteur de second rang. En 1819, elle publie ses premières *Poésies* et ne cessera désormais plus d'écrire, triomphant en 1842 avec un *Choix de poésies* préfacé par Sainte-Beuve. Très éprouvée par le cruel cortège des deuils familiaux ou amicaux qui marquent les quinze dernières années de sa vie, elle mourra à Paris le 23 août 1859.

1819 : *Élégies et romances*.

1825 : *Élégies et poésies nouvelles*.

1833 : *Les Pleurs*.

1839 : *Pauvres Fleurs*.

1843 : *Bouquets et prières*.

1860 : *Poésies posthumes*.

2

En quête d'une identité perdue

Nerval
(1808-1855)



Nerval.
Gravure d'après une
photo de Nadar, XIX^e s.

Enfant abandonné, amant frustré dans sa liaison platonique, ruinée et avortée pour Jenny Colon, voyageur insatisfait, journaliste à éclipses, jusque dans son métier d'écrivain Gérard de Nerval aura donné l'image d'un être instable, incapable de trouver son « genre » et semblant multiplier les échecs avec les expériences : essais infructueux au théâtre et à l'opéra, un journal de voyage parmi trop de chroniques à la mode, des « récits et portraits des précurseurs du socialisme » (*Les Illuminés*) assassinés par la critique, des nouvelles qui eurent tout simplement le tort d'être « nouvelles » et d'emprunter davantage au modèle des « märchen » allemands qu'aux formes connues et reconnues de notre littérature, une poésie trop rare enfin (*Les Chimères*) pour être jugée digne de consistance. Même lorsqu'elle est prose le langage y est en effet l'unique instrument d'avènement d'un sens par ailleurs obstinément refusé au Moi déraciné et marginalisé de celui qui écrit.

Gérard de Nerval, de son vrai nom Gérard Labrunie, naquit à Paris le 22 mai 1808. Élevé à Mortefontaine, dans la propriété du Valois d'un grand oncle, il s'éveille à la poésie rustique et populaire avant de s'éprendre, lors de ses études parisiennes, de la littérature allemande dont il sera un excellent traducteur. Au lendemain de la bataille d'Hernani, il fréquente la bohème rive gauche et se prend d'une folle passion pour l'actrice Jenny Colon. Atteint en 1841 d'une première crise mentale, il voyage en Orient en 1843, perd Jenny et vit pendant dix ans de petits métiers dans l'édition et le journalisme. La maladie le reprend en 1853 pour ne plus le quitter : accès de démence, séjours répétés dans la clinique du Docteur Blanche à Passy, sa « folie » lui laisse quand

même quelques temps de lucidité d'où naîtront ses chefs-d'œuvre : *Sylvie*, *Les Filles du feu* et *Les Chimères*. Mais le 26 janvier 1855, alors que commence la publication d'*Aurélia*, on le découvre pendu à la grille d'un escalier, rue de la Vieille-Lanterne, près du Châtelet.

1851 : *Voyage en Orient*.

1852 : *Les Illuminés*.

1853 : *Petits Châteaux de Bohême* et *Sylvie*.

1854 : *Les Filles du feu*. *Les Chimères* (poésies).

1855 : *Aurélia*.